

Préface

C'était dans les années 1960. Jean-Pierre Lehman, qui avait été élu Professeur de Paléontologie au Muséum national d'Histoire naturelle, à la succession de Camille Arambourg, avait souhaité user de sa nouvelle fonction pour fédérer les jeunes chercheurs de Paléontologie de France en une sorte de journée portes ouvertes du laboratoire ; les collègues lyonnais, dijonnais, montpelliérains furent invités. Et c'est à cette occasion que je fis la connaissance de Claude Guérin, derrière sa petite table couverte de Rhinocéros ! Et Claude est devenu tout de suite un ami. Il est ensuite venu souvent à Paris, ne serait-ce que pour travailler dans les collections du Muséum et je me suis rendu souvent moi-même à Lyon, ne serait-ce que pour étudier les Proboscidiens des collections de l'Université où je rencontrais Jean Viret, et celles du Musée Guimet, boulevard des Belges (où se trouvait le fameux squelette monté et quelque peu « rafistolé » de *Mammuthus intermedius*, le Mammouth spécifique de la région lyonnaise).

Notre collaboration sur le terrain a commencé en 1973. En 1967 à la demande de Camille Arambourg, alors âgé de 82 ans, je m'étais trouvé porté à la direction de la mission française de l'expédition internationale de l'Omo, dans le Sud-Ouest éthiopien. Pour « éponger » l'étude de la faune de Vertébrés extrêmement abondante que nous y récoltions (50 tonnes d'ossements fossiles en 10 campagnes), j'avais réuni une équipe internationale de collaborateurs, certains demeurant dans leurs labos et à qui nous envoyions nos collections, d'autres conviés sur place pour les étudier, mais aussi participer aux recherches, aux prospections et aux fouilles. J'ai souhaité la compagnie de Claude Guérin dans cette dernière catégorie et bien m'en a pris car il s'est révélé ce que je pensais, un merveilleux ami de « terrain », courageux, curieux, compétent, joyeux (et bon public, j'entends résonner son rire dans mes oreilles), un peu militaire (ce qui dans ma bouche est un compliment), je veux dire régulier, discipliné, prêt à aider, à participer à toute corvée, ce qu'étaient aussi Camille Arambourg ou Jean Chavaillon. Le terrain apprend et lie, et il conforte chacun dans ces qualités mentionnées lorsqu'elles préexistent.

Pour l'anecdote, je me souviens de son intérêt pour les armes... et comme j'avais exigé à une certaine période de conflits locaux dans les confins de l'Ethiopie, du Kenya, du Soudan où nous nous trouvions, que tout visiteur se désarme en entrant dans mon camp (en mettant son arme dans ma tente, sous mon lit), Claude était aux anges, ayant ainsi le loisir d'examiner des armes de tous âges, de toutes provenances, de toutes natures, dont certaines, paraît-il, dignes de grands collectionneurs.

Notre entente fut donc parfaite au point que je le conviai également à nous rejoindre dans le cadre de l'International Afar Research Expedition que je codirigeais avec Maurice Taieb et Donald Johanson.

Nos « terrains » se sont ensuite séparés, lui au Brésil auprès d'une collègue franco-brésilienne, haute en couleurs, Niède Guidon, moi en Sibérie ou en Mongolie ; nous nous rencontrions bien sûr toujours avec bonheur dans les occasions universitaires habituelles, jurys de thèse, conférences, colloques, mais comme c'était trop rare, j'avais trouvé un autre moyen de bénéficier à la fois de son amitié et de ses compétences. J'avais été en effet appelé par le Prince Rainier III de Monaco pour mettre sur pied et présider un Comité scientifique international du Musée d'Anthropologie préhistorique de la Principauté ; j'ai, sans hésitation, demandé à Claude Guérin d'en faire partie, ce qu'il a accepté tout de suite. Et c'est donc à Monaco aussi, sous d'autres cieux que nos tropiques, que je l'ai retrouvé à chacune des réunions, expositions, colloques de mon Comité. C'est précisément à l'occasion d'une de ces réunions, en 2014, que j'ai dû le rencontrer pour la dernière fois ; les Russes avaient offert un squelette de Mammouth au Prince Albert II, qui l'avait évidemment remis à son Musée d'Anthropologie préhistorique et nous en avions pris prétexte, le directeur du Musée, Patrick Simon et moi-même, pour organiser une grande exposition que nous nous étions amusés à appeler « Un Mammouth à Monaco », prétexte pour une réunion du Comité et un colloque. Claude n'y avait pas présenté de communication, mais il avait participé aux discussions, débats et gardé sa belle humeur, celle qui fait que l'on se trouve bien avec quelqu'un.

Voilà, par-delà la recherche et ses plaisirs, par-delà le terrain et le labo, je me sentais bien avec Claude Guérin et je remercie très vivement Martine Faure de m'avoir offert la possibilité de le dire, de saluer sa mémoire et d'ouvrir, par de modestes souvenirs et anecdotes, ce très brillant volume savant qui lui est dédié.

Yves Coppens

